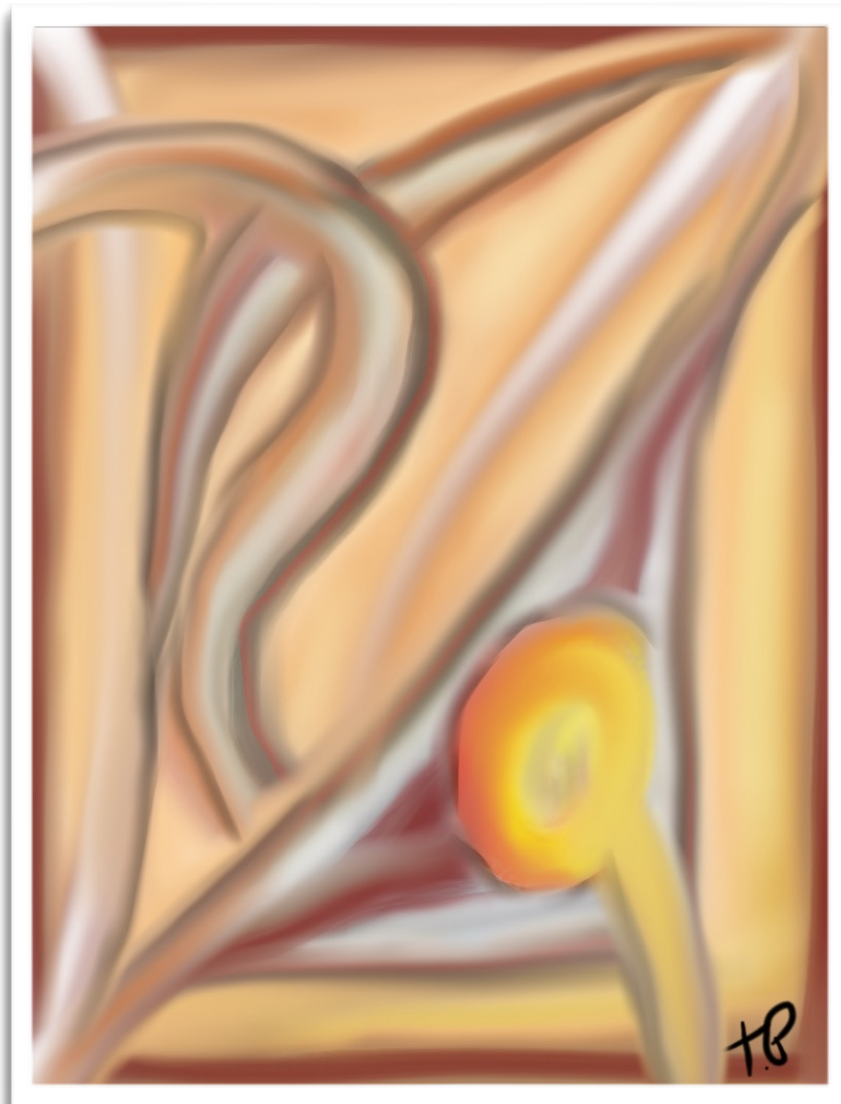


Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser -

« Le moi et le transfert »



Mai 2015

Thierry Piras

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.

www.enpasseanalytique.com

Au centre de toutes les convoitises à le mettre en évidence : il souffre ; le sujet souffre et masque sa souffrance à l'être dans cette présentation de la souffrance au moi. La connaissance du moi dans le transfert se cache, se masque et son identification ouvre l'accessibilité au refoulé. Les mécanismes de la dimension phallique tracent le sujet comme soumis à la pulsion et détrônent l'image d'un moi tout puissant. L'érosion de toute maîtrise aux rêves immole le moi, sur l'autel de la toute-puissance. Derrière le sujet qui parle et se parle progressivement, se dessine le moi en cache de toute révélation à sa limite. Il n'est pas le sujet dans sa grandeur, il n'en est que la surface, que le vernis d'un conscient souffreteux d'un inconscient jouisseur. Le moi se trouve confronté à ses limites, celles du dire et de la mêmeté, à rechercher tant du côté du moi, que dans l'image à l'autre. Dans la prose que pose l'analysant, le moi se dessine au fur et à mesure dans les contours du non-dit, dans les entrelacs de l'impossible de tous les refoulés à faire retour. Si le transfert instaure une mise en scène de l'autre, c'est vers un aller et retour altérité/ mêmeté que doit se tourner le discours analytique. Le désir ne fait que le lit d'une trace du sujet à cet autre primordial que fut et qui reste la mère. Ou plus précisément la représentation d'une mère idéale, celle qui en accorderait de cette scène du désir par la fonction phallique. Au moins le sujet en a connu de la dépendance, de l'attente et de l'angoisse à ce qui se livre au nom du don d'un autre à ce moi encore si tendre, mais déjà fracturé du refoulé. Le moi qui se joue dans l'expérience analyse se situe à la croisée des chemins du moi présent et de ces mois passés, dans ce qu'ils furent au sujet ses déterminants agissants à en donner le tournis à la raison.

Si le moi s'installe dans une composante, peut-être importante de l'identité au sujet, il n'en révèle pas moins toutes les fractures, que les passés psychiques ont inscrites. Serait-il possible de s'interroger sur la nature de la représentation qu'un individu peut avoir du moi, en l'occurrence le sien? Prenons, pour sérier notre propos l'espace de la scène analytique, où l'analysant s'installe dans une parole à faire de lui un parlant. Pour la Grèce antique, l'être humain est un être pensant, dans le judaïsme, il est un être parlant. Notre analysant en s'installant dans le processus de psychanalyse n'en devient pas pour autant israélite ou juif, et n'en rompt pas tout autant avec la pensée grecque. Cet espace d'une lecture du dire deviendra en quelque sorte la concrétisation, la densification d'une dualité à n'en faire aucunement opposition. Entre la pensée et la parole, nulle étape de hiérarchisation, mais le constat d'une totalité auquel l'individu va se trouver confronté, dans sa rencontre

avec le moi et l'au-delà du moi. Le choc entre le savoir du conscient et le savoir de l'inconscient s'instaure. Dans le premier cas, c'est la puissance du Je qui se met en lumière, dans le second cas, il s'agit de la puissance du Tu. Le Tu ici, est à entendre comme le désir de l'autre. Il n'est toutefois pas question d'envisager le moi comme distinction formelle au monde de l'autre. Si le cogito cartésien nous révèle la puissance de cet édifice d'identification, c'est aussi et surtout par le fait qu'il est parlé, dans cet acte de transmission. La parole est donc bien du registre de l'autre ; séparant le moi d'un enfermement illusoire à lui-même pour un parcours inexorable à lui-autre. Le cogito ne semble pas faire clarification au seul moi individuel, mais au moi en général. La rencontre que l'analysant va opérer d'une relative identification du moi, du sien et des autres, n'est qu'à considérer dans le vaste cheminement à la confrontation à l'inconscient. Si le moi peut se nommer de ce qui serait la part en conscience du disant, il n'en prive pas pour autant celui-ci d'une dimension qui ne peut pas mettre de côté les temps du refoulement. Ne serait-il pas alors loisible de s'interpeller sur la part réelle que prend l'appropriation du moi pour l'analysant? Certes, il en est de ce moi, quand il exprime ce qui peut s'exprimer, tout comme il en est aussi, quand il est dans l'impossibilité d'exprimer, sauf au détour de la libre association, ce qui fait le refoulé. Les évolutions du transfert, c'est-à-dire ce qui se joue sur un temps autre que celui de la séance, vont marquer le pensant/disant, en un mi-disant. Il ne dit pas tout, car le tout ne peut se dire à lui ; il est du tout, mais d'un tout qui échappe, et ce, malgré les retours du refoulé.

S'il semble dire ce qu'il dit, en fait il n'en est rien. Certes il parle, mais la parole n'est pas totalement parlante, au sens d'une parole qui en dirait de la nature et des tournants de son économie psychique. Il parle de lui, de ses relations avec les autres, sans toujours, du moins au début du processus analytique, saisir en compréhension et formulation audible, ce qui en serait des enjeux. Et pourtant l'analysant est loquace, par la parole ou par le silence à résister à la mécanique de la libre association, qui parle pour lui ; ce lui qui ne peut encore en saisir l'étendue. Le transfert est de l'étant de l'être avant d'être de la parole. Ces éléments qui se nomment ou se nommeront, le plus souvent d'ailleurs par l'analyste, au nom du transfert, comme d'un au-nom-de-l'autre. Nous savons que l'analyste ne prête son moi à l'analysant que pour qu'il puisse y faire surface réfléchissante de ces constituants qui ne sont pas encore de « ses ». L'analyste instaure le postulat d'un « autre en place d'un autre » et ensuite en place de l'autre. L'analyste est pour l'analysant, justement puisqu'il n'est pas de son histoire du temps d'avant. Ce temps

de la séance et le temps de l'analyse sont des temps à faire miroir d'une apparition de l'origine, dont celle de Courbet a montré la froide réalité. L'insupportable délectation au désir de la mère, la jouissance aux affres des chassés-croisés au père et à son rôle, mènent l'analysant à rompre avec l'image d'un moi tout puissant. Mais le moi n'est-il que conscient, ou bien une part de ce qu'il représente ou pourrait représenter, s'écartèle au risque de l'inconscient? Comment répondre à cette interrogation, et ce même à la fin du transfert et de l'analyse, à supposé qu'il ne s'agisse pas que d'une expression d'un moi idéal? Si le transfert parle, si nous acceptons ici cette locution, au sens d'un ensemble de contenus à faire sens pour celui qui sait y lire, il est parlant. Au commencement de la psychanalyse, Freud l'a perçu comme une épreuve au registre de la raison, pour l'identifier ensuite comme le « parlant » d'une révélation en cours. Au-delà des paroles s'organise donc une scène qui diffère de celle de la seule confrontation analysant/analyste. Le lien qui se tisse entre les protagonistes du présent vient nommer, sans mot, mais pas sans sens, un déplacement. Non plus seulement d'un « amour » pour l'un en place d'un autre ; amour d'ailleurs qui peut aussi se traduire par toutes les gammes de ressentis et d'opposition. Amour donc, dans toutes ses facettes, qui finissent par réfléchir les zones d'ombres, non plus d'un individu pensant et parlant, mais d'un moi égrené au risque de la mêmeté et de l'altérité. La mêmeté est ici à considérer dans la palette constituant le moi. L'altérité posant, tant la relation à l'autre que lui, que toutes les spécificités qu'a pu incarner le moi depuis l'enfance.

Le moi n'est donc pas un et unique, mais bien d'avantage multiple et déclinable, et ce, tout en faisant un parlant particulier à l'existant qu'est l'individu dans son existence. Le moi est-il l'individu, avant et pendant l'expérience analytique? Il l'est et ne l'est pas, comme nous l'a montré la psychanalyse. Le moi ne peut que venir se briser de sa totalité à incarner l'humain, sur les rivages dominants de l'inconscient. Ici, le « je suis » marque un autre conjuguant que le seul moi. Ces fameux retours du refoulé, qui font couler beaucoup d'encre et surtout beaucoup d'assertions à l'impossible totalité, dessinent les axes pour une reconstruction identitaire nouvelle. Le transfert impose un véritable éclatement du moi, du moins dans sa conception d'un unique à dire l'individu. Amenant la dimension du parlant au-delà des seules paroles, le transfert mène la danse macabre du moi. Démasqué de ce qu'il est et n'est pas, le moi s'invite au registre d'une mascarade, ou plus exactement d'une dé-mascarade. Ne pourrions-nous pas considérer que malgré les apparences de la scène analytique, il ne s'agit pas d'un mieux-être de l'individu, mais bien d'un mieux

à l'être? Le transfert n'est pas un obstacle à la reconstitution de l'histoire psychique; bien au contraire il permet une translation du plan de l'individu chair sur le plan d'un moi détrôné. Par la rencontre avec ce qui était du hors-moi, l'analysant découvre non plus seulement l'inconscient et le refoulé, mais ce qui le fonde ontologiquement. À faire retour à Parménide, avec ce qui serait d'un équilibre entre l'être et le non-être, serait-il envisageable de situer le moi, ou du moins une partie du côté du non-être? Posons comme base d'une réflexion à venir, que le moi, ou plus particulièrement toute considération le faisant incarner comme la totalité de l'individu, ne pourrait que contribuer à distancer toute appropriation de l'être.

Le transfert est parlant, dans la mesure, où la scène analytique instaure dans la conjonction analyste/analysant un effet de questionnement de vérité. De cette vérité de l'impossible, de cette vérité du manque, de cette vérité qui échappe du seul fait que l'individu est parlant. Comme être parlant, il n'en possède pas pour autant la capacité immédiate à rendre parlant ce qui justement à fait échappement à toute parole. La libre association armée du transfert, comme autant de codex va contribuer à fracturer la langue des récits, le plus souvent silencieux sur l'essence, pour en forger la dimension parlante. Laquelle dimension saisie par l'expérience analytique accroche toute sa dynamique dans la contribution à une dé-mascarade et du moi et de la parole.